

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



20 ans d'Exit

Sébastien Lavoie

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2016). 20 ans d'Exit. *Lettres québécoises*, (162), 54–55.

20 ans d'**EXIT**

L'automne dernier, la revue de poésie *Exit* a soufflé vingt bougies. Retour avec Stéphane Despatie et Tony Tremblay sur son parcours.

Au commencement était la Parole, et la Parole était celle de Tony Tremblay, et la Parole a été entendue par André Lemelin. « Tony, *dixit* le sieur Despatie, répétait toujours : « Ça prendrait une revue, ça prendrait une revue, ça prendrait une revue. » »



Je n'étais pas toujours en train de dire qu'il nous fallait une revue, tempère le principal intéressé au téléphone. Mais j'avais une réaction générationnelle; à ce moment-là, il était pratiquement impossible de publier quand on n'appartenait pas à un certain cercle, quand on n'était pas l'élève de quelqu'un; les gens que je côtoyais peinaient à se trouver une place il y a 20-25 ans.

À cette époque, selon monsieur Despatie, les poètes de la génération X croyaient « naïvement », mais « peut-être était-ce la réalité », qu'il n'y avait pas beaucoup de place pour le style de textes qu'ils produisaient. « À l'époque, les baby-boomers prenaient encore beaucoup de place. »

Ils avaient l'impression de se faire marginaliser même si, en rétrospective :



On n'était pas si tassés que ça. Estuaire nous acceptait, les autres revues aussi. Je ne me souviens pas qu'on m'ait fermé une porte. Mais on avait tout de même l'impression que ça nous prenait un véhicule à nous.

Ils prétendaient défendre une nouvelle poésie : plus urbaine, plus enragée et plus enracinée dans le quotidien. Une poésie à leurs yeux inédite, qui était donc ignorante de l'œuvre de Denis Vanier et de Claude Beausoleil. L'époque était plus favorable à un néo-formalisme dans lequel cette génération ne se reconnaissait pas nécessairement, une époque hostile à un « je » qu'ils voulaient remettre de l'avant.

De ces jeunes prétentions, M. Despatie dira que ce discours était « un peu naïf, mais très beau en même temps ».

D'ANDRÉ LEMELIN ET DE GAZ MOUTARDE

À l'époque, l'essentiel André Lemelin possédait une librairie et il était aussi aux commandes de la regrettée revue *Stop* en plus de posséder le journal *Lectures*. Devant les récriminations de Tony Tremblay, il a



STÉPHANE DESPATIE

fini pas se récrier : « Regardez, je vais vous payer votre premier numéro et ensuite on verra. Autrement dit, dira Stéphane Despatie, arrête de m'achaler avec ça, on va faire la revue ! »

Puisqu'il avait de l'expérience, le sieur Lemelin s'est donc chargé dans un premier temps de l'administration. Il pouvait mettre en place « une certaine structure » : il avait un bureau, il était infographe, il allait... déclarer faillite.

Cette faillite a précipité ce qui devait arriver plus tôt que tard, car M. Lemelin ne s'était pas engagé à long terme auprès de la jeune revue.

Sont donc arrivées les *Éditions Gaz moutarde*. Celles-ci faisaient des livres, mais aussi une revue qui n'existait plus physiquement tout en étant en dormance et donc admissible à recevoir des subventions grâce à une structure légale. En fusionnant avec *Exit*, elles ont survécu et ont résolu deux problèmes.

Alors sous contrôle des *Éditions des Forges*, les *Éditions Gaz Moutarde* ne publiaient plus mais existaient auprès des organismes subventionnaires. À l'inverse, la revue *Exit* vivait... mais manquait de tout pour pouvoir être publiée. Les deux entités se sont donc appariées, ce qui a permis aux deux appellations d'assurer leur pérennité. Ce qui tombait bien, puisque *Exit* se voyait héritier et donc tributaire, me dira Tony Tremblay, de cette contre-culture dans laquelle les *Éditions Gaz Moutarde* avaient été créées.

DEUXIÈME NUMÉRO

C'est à partir du deuxième numéro qu'est arrivée Denise Brassard dans l'équipe éditoriale. Elle assurait, avec Tony Tremblay, une direction bicéphale, chacun assumant à tour de rôle une direction complète.

L'idée de départ de M. Tremblay était de ne faire que de la poésie. « Je ne voulais pas de réflexion ou de regard critique ; je ne voulais pas que l'on s'arrête à réfléchir à la poésie. Je voulais que l'on se contente de la répercuter. »

Dame Brassard ne voyait pas les choses du même œil et c'est sa vision qui a fini par s'imposer auprès du comité éditorial... Tony Tremblay a tiré sa révérence à l'aube du millénaire.



TONY TREMBLAY

La revue compte deux sections. L'une sert à présenter des textes de création et l'autre, « Dialogue », à réfléchir sur les enjeux liés à la poésie quand elle n'explore pas un thème spécifique.

L'équité intergénérationnelle caractérise l'ADN de la génération X, du moins celle qui s'est incarnée chez Exit :



Je continue, dit Stéphane Despatie, à faire une place à des jeunes que je ne connais pas du tout. Je continue à les traiter de la même manière que des auteurs établis et je pense que c'est une chose dont on peut être fiers — moi et mes prédécesseurs avons toujours fait ça.

LES ANNÉES DESPATIE

« J'aurais dû être dans le premier numéro. On m'avait déjà commandé un texte, mais un concours de circonstances a fait que ça ne s'est pas réalisé. Stéphane Despatie est plutôt arrivé comme poète au numéro 2, puis au comité de lecture « dans l'année qui venait ».

C'est avec les traductions, à l'international, que Stéphane Despatie a singularisé sa direction :



Ce n'était pas du tout à la mode dans les revues. Lèvers urbaines en faisait déjà, mais moi, j'en ai fait beaucoup. Je n'ai pas eu peur de perdre des subventions avec ça. Pour moi, pour arriver à grandir ici ou n'importe où dans le monde, il faut connaître les poésies étrangères. Il faut se positionner non seulement parmi nos pairs, mais aussi par rapport à l'échiquier international.

Quand on lui demande ce qu'il a fait de plus gratifiant, il cite d'abord le dossier *Variations Lescarbot*, préparé par Corinne Chevarier. Pour ce numéro, le 55, *Exit* a imposé aux auteurs invités 18 mots, soit un poème entier de Marc Lescarbot, en les contraignant à placer ces mots dans l'ordre, dans leur propre poème. Aucun des poètes n'a réalisé qu'il s'agissait en fait d'une œuvre du versificateur du tournant du XVII^e SIÈCLE, pas même un de ses doctorants ou un autre auteur qui avait pourtant réalisé un mémoire de maîtrise à son sujet. « Personne ne s'en est rendu compte et tout le monde est resté fidèle à sa patte. Tout le monde avait les mêmes mots et ils ont tous fait un poème d'une seule page... comme Marc Lescarbot. »



C'est un numéro qui m'a touché parce qu'on a pu voir que chacun garde sa voix, même avec les mots des autres »

Et l'exercice a permis à l'expression figée « soudalarme » de ressortir durablement, car l'éditeur continue de la retrouver dans des poèmes. « Ça me touche quand je réalise que notre recherche a fait en sorte

que les auteurs ont continué de travailler avec ces mots-là, avec cette dynamique-là. »

Au chapitre de ses fiertés d'éditeur, il cite aussi un numéro sur l'Italie intitulé « 63-93 et au-delà » (n° 40), réalisé avec Francis Catalano :

On a réuni des poètes qui ne se parlaient à peu près plus. Puisque c'était dans un numéro étranger, un numéro traduit en français, ils ont tous accepté de publier dans le même numéro. On a réussi à réunir les plus grandes voix: tout le monde est là, tous les grands poètes vivants de cette époque y sont. Même Gallimard aurait eu du mal à les rassembler et j'en suis très fier.



ANIMA

À quoi carburent les éditeurs de revue ? À ouvrir des enveloppes !



L'année dernière, j'ai reçu d'un auteur qui a plus de 60 livres publiés une enveloppe avec une lettre de présentation. Je le connais, il ne m'en avait pas parlé. Il a envoyé son texte au comité de lecture en cinq copies, comme tout le monde. Je n'ai rien contre ceux qui font les choses autrement, mais sa démarche m'a touché.

Tel un novice, un auteur confirmé est anxieux de savoir s'il va être accepté ou non, il a hâte de savoir quel genre de réception on va lui réserver.



Et il est dans un état de vulnérabilité. Parce que le travail n'est pas fini: c'est en revue, ce n'est pas un livre fini et il sait très bien qu'on est dans un processus. Cette manière-là de nous laisser des morceaux d'intimité, des morceaux de travail inachevé et d'ainsi nous ouvrir les portes d'un établi où l'on voit les outils... C'est très touchant, très beau, de voir les petits défauts du début ou alors le plus-que-parfait. C'est un des grands privilèges de travailler pour une revue. Je trouve ça fascinant.

L'écho est le même du côté de Tony Tremblay qui a découvert, avec Denise Brassard, Jean-Sébastien Larouche au numéro 5 : « Je suis très fier de l'avoir trouvé, de le mettre de l'avant et de l'avoir publié ! »

DÉFIS ET ENJEUX

Se maintenir n'est pas une mince affaire, mais Stéphane Despatie demeure « très confiant » d'y arriver. Il jure que l'acte d'imprimer, de continuer en papier reste « important » à ses yeux. « C'est en soi un défi, un défi réalisable, un défi que j'aime, mais ça en demeure un. » Il faut persévérer, durer, dit-il, citant en exemple Paul Bélanger du *Noroît*, Bernard Pozier des *Écrits des Forges* et François Hébert aux *Herbes rouges*.

En ce qui a trait aux enjeux, il fait remarquer qu'il ne faut jamais oublier les Premières Nations. Ni perdre de vue que moins de manuscrits sont soumis par des femmes que par des hommes. Stéphane Despatie insiste : « La parole des femmes est archi-importante dans l'évolution de la poésie au Québec ». Notre mémoire littéraire a retenu le nom d'Émile Nelligan, mais oblitéré celui de Medjé Vézina. Il faut prendre bonne note que sa féminité n'est sans doute pas étrangère à cette amnésie collective.